

# UNE LITTÉRATURE INTENTIONNELLE ?

La littérature pour la jeunesse, de jeunesse, ou enfantine? Le débat sur l'intitulé de cette part importante de l'édition n'est pas nouveau, ni clos, mais il est sûr en tous les cas qu'aucune autre production éditoriale ne donne lieu à autant de catégorisations et étiquettes. Pourquoi tant de conseils, directions à suivre, explications quand il s'agit d'offrir des livres aux enfants? Cela est sans doute dû à la fois aux livres en eux-mêmes, au public, et à la médiation et nous essaierons de considérer quelques pistes pour y réfléchir. PAR JOËLLE TURIN\*

Pourquoi donc ces intitulés? D'une part pour définir son public en termes d'âges – élargi au demeurant puisqu'il concerne aujourd'hui le nouveau-né jusqu'au jeune adulte. D'autre part pour indiquer à ce public à quoi il peut s'attendre selon des collections qui, pour l'essentiel, ne se fondent pas sur les catégories habituelles des genres littéraires. Paradoxalement, nombre d'éditeurs et d'auteurs, en quête de considération sans doute, se défendent aujourd'hui d'écrire ou d'éditer pour ce public – comme s'il était déshonorant de s'adresser à l'enfance – en clamant haut et fort qu'ils éditent ou écrivent pour tout le monde. Alors que bien des médiateurs (parents et éducateurs, libraires et bibliothécaires) n'hésitent pas à demander ou à offrir des livres *pour ceci* ou *pour cela*, *pour tel âge*, ou *pour fille* plutôt que *pour garçon*.

## Un double langage

Une évidence incontestable que nous ne démontrerons pas, mais que nous voyons régulièrement sous-tendre l'offre de lecture faite à l'enfant, et en particulier au jeune enfant, est qu'une part de cette littérature (et des discours qui l'accompagnent) use d'un double langage qui vise adultes et enfants. Sans doute parce que c'est l'adulte qui lit les livres à l'enfant, sinon qui les choisit, les histoires en tant que telles et les collections dans lesquelles elles s'inscrivent induisent une fonctionnalité bien précise, qui consiste à apporter à l'enfant un plaisir, bien sûr, mais aussi un enseignement et pourquoi pas un modèle. Nous avons tous en tête, sans qu'il soit utile de les désigner précisément, ces livres et albums en particulier, aisément repérables, qui visent à résoudre les conflits des moments de crise (jalousie, colère, violence, phase d'opposition) que traversent un jour ou l'autre les enfants. Ils proposent sous la forme d'une histoire la plus réaliste possible – et pour cause! – la mise en scène des événements qui vont correspondre au moins virtuellement au

monde de l'expérience quotidienne des lecteurs, avec l'intention manifeste de les accompagner, sinon de les diriger pour qu'ils réagissent comme il se doit à des situations nouvelles: premier jour d'école, naissance d'un petit frère, maladie, mort, colère.

## Lecture plus utilitaire que personnelle

Ces objectifs, plus ou moins explicitement avoués, font du livre un outil, voire un outil thérapeutique et du lecteur (considéré comme un ami, mais à qui on doit tout expliquer,) quelqu'un dont le rôle est étroitement programmé pour une interprétation cousue de fil blanc et un jeu d'identification à un modèle exemplaire, dont il va pouvoir dégager une règle d'action ou un changement d'attitude une fois qu'il aura entendu le message ainsi communiqué. Autrement dit, le propos de ce type de livres, qui se font lire d'une « certaine façon », est un propos intentionnel, contenant des « signes (...) formés en vue de la meilleure lecture » que Roland Barthes relevait comme tels dans son analyse de l'image des messages publicitaires (cité par Susan Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Puf, 1983). Il va sans dire qu'ils offrent à l'enfant un univers sûr de ses valeurs « où l'on sait toujours distinguer le vrai du faux et le bien du mal et (où) l'on peut affirmer la nécessité de suivre une voie et d'en éviter une autre ». C'est tabler sur une extrême docilité des enfants d'une part, et d'autre part affirmer le contraire de ce que constate Anthony Browne quand il rend visite aux petits enfants des écoles, et avec quoi nous sommes bien d'accord, à savoir qu'« ils sont capables de tellement de choses, bien plus que ce que pensent les adultes... »

## Les bonnes intentions

Quand des histoires ou des œuvres, comme celles d'Anthony Browne justement, Claude Ponti, Elzbieta, Tomi Ungerer, Nicole Claveloux et bien d'autres que nous ne pouvons citer ici, qui sont plus exigeantes, moins démonstratives, qui échappent en principe à une signification imposée, explorent bien plus qu'une thématique, il ne manque pas de médiateurs ou d'édu-

\* Joëlle Turin a été pendant 13 ans responsable de la formation et des publications à ACCES. Elle collabore à diverses revues spécialisées et assure de nombreuses formations autour de la littérature de jeunesse.

cateurs pour *indiquer la façon dont il faut les lire*, tant est forte la propension à faire des livres destinés aux enfants une littérature qui affirme des vérités générales, des idées consensuelles, une pensée normative sinon des valeurs absolues, en faisant appel au besoin de certitude, de stabilité et d'unicité qui caractérise sans doute le psychisme humain, et dont on décide qu'il est le seul besoin des enfants.

A force de vouloir donner au lecteur enfant le réconfort et la protection qu'il est supposé attendre des histoires qui lui sont destinées, en lui imposant pour son bien et donc en toute bonne conscience nos interprétations ou nos intentions d'adulte, on risque de le priver d'une pensée libre et créatrice, d'en faire un petit singe ou un perroquet qui pense, interprète et répète en fonction de ce que l'adulte attend de lui. C'est nier l'expérience singulière de chaque sujet lisant (au sens de construire du sens), et ne pas prendre au sérieux ce que l'enfant a à dire. C'est oublier, comme l'exprime avec une grande force Michèle Petit tout au long du livre où elle fait *L'éloge de la lecture* (Belin, 2002), que chaque lecteur va chercher et trouve dans sa lecture ce dont il a besoin, ce secret intime d'entre les pages qui permet à chacun de se découvrir, se connaître, se construire, se reconstruire, à l'insu – dit-elle, – des exhortations des maîtres ou des discours institutionnels sur les textes. S'il y a dimension réparatrice, ajoute-t-elle en s'appuyant sur Winnicott (*Jeu et réalité*, Gallimard, 1975), elle peut aller bien au-delà de l'oubli temporaire de sa peine.

Le pédiatre et psychanalyste anglais a démontré comment l'enfant, confronté à l'expérience du manque, construit du jeu et surmonte ainsi son angoisse de séparation d'avec sa mère. Il a introduit la notion d'aire transitionnelle, cet espace qui s'inaugure entre l'enfant et la figure maternelle quand ce dernier est en confiance. Dans cet espace, l'enfant se saisit d'objets proposés (bout de couverture ou ours en peluche) et, aussi, d'objets culturels bien sûr qu'il investit et qui le protègent de l'angoisse de séparation. Ces objets représentent le voyage de l'enfant passant de l'état d'union indifférenciée avec sa mère à l'état où il est désormais en relation avec elle. Chaque enfant choisit les objets dont il a besoin et les investit à sa manière, comme le font, chacun à leur façon, Rémy, Sarah et Lou, les *Bébés chouettes* de Martin Waddell (illustrations de Patrick Benson, Kaleidoscope), dans ce beau livre qui parle métaphoriquement de choses graves et qui illustre si bien la liberté de toute lecture.



ILLUSTRATION DE PATRICK BENSON

### La fonction poétique oubliée

A force d'accorder aux lectures d'enfance une fonction utilitaire circonscrite, à force de toujours *vouloir dire*, on oublie leur fonction poétique, on oublie – et nous laissons la parole à Arnold Lobel que nous considérons comme un des plus grands artistes que la littérature de jeunesse nous ait donné le bonheur de connaître – « qu'il s'agit d'objets, de mots et d'images qu'on peut regarder en eux-mêmes et pour eux-mêmes, (...) (et non) comme les médium d'une action repérable à faire sur l'enfant (action psychologique, morale, sociale, etc.), oubliant l'action propre qu'effectue au plus profond du moi le contact avec un monde littéraire accompli. » (Arnold Lobel. Tête-à-tête in *La revue des livres pour enfants*, n° 95, mars 1984, p. 16).

Si le temps de la censure contre des audaces éditoriales au niveau de l'écriture et des représentations non stéréotypées des rapports humains semble dépassé grâce au travail des grands créateurs qui ont su s'imposer (rappelons-nous seulement les débats au moment de la publication de *Max et les Maximonstres*) et au courage de petits éditeurs (citons seulement Delpire et Ruy-Vidal) qui ont recherché la qualité et l'originalité par des formes inédites mises au service d'un langage émancipateur, il serait regrettable de lui substituer le temps de l'injonction. Les artistes et leurs livres n'ont pas pour vocation d'enseigner, mais bien plutôt d'inviter le lecteur à réagir et à se poser des questions en lui offrant la totalité de ce qu'ils ressentent et qui bien souvent fait écho au livre que chacun porte en soi.